

RÉFUGIÉS SYRIENS AU MAROC

Une nouvelle vie est-elle possible ?

Sur les 3 millions de Syriens qui ont fui la guerre hors de leur pays, ils sont près de 5000 à s'être réfugiés au Maroc. Dans la panique, fuyant la fureur sanguinaire des combats et les bombardements incessants, ils avaient tout laissé derrière eux, leurs maisons, leurs biens, leur travail, leurs amis, leurs voisins et tout ce qui faisait leur vie tranquille dans la Syrie d'avant-guerre. Quatre ans après l'éclatement du conflit armé dans leur pays natal, ils essaient tant bien que mal de construire pour eux et leurs enfants une vie digne et décente au Maroc, avec l'aide d'organisations humanitaires. Deux familles de Damas et de Zabadani ont accepté de témoigner sur leur quotidien, entre les traumatismes d'hier et les lendemains incertains.

MOUNA IZDINE

Un air de vacances scolaires flotte sur Farah Assalam, cité dortoir à la périphérie de Casablanca. Entre deux pâtés de maisons, un groupe d'enfants jouent à la marelle sur le bitume improvisé en terrain de jeu, les filles contestant la victoire des garçons dans un parler à l'intonation orientale. Ils nous saluent timidement d'un « salam alikoum » amusé avant de reprendre leurs joyeuses chamailleries. Les rayons de soleil furtifs de ce froid matin de novembre se reflètent en mille éclats dans leurs yeux verts et bleus. Des yeux qui ne reverront peut-être jamais les couleurs de l'aurore au-dessus du Levant...

Au nom du père

Dans ce quartier de logements économiques, la plupart des réfugiés syriens viennent de Homs ou d'Alep. On entre avec notre précieuse accompagnatrice, Malika Oukhatar, responsable Éducation à la Fondation Orient-Occident, dans la maison des Imad. Toute la famille est assise à même le sol dans une petite pièce faisant office de salon. Avec sa jolie djellaba rose fuchsia, ses cheveux châtain tressés sur les côtés et ses interjections en argot bidaoui, Samah, 8 ans, a tout d'une petite casablancaise. Elle nous réclame des feuilles pour dessiner. Samah a quitté la banlieue de Damas avec sa famille à l'été 2012. Elle vit à Casablanca depuis 1 an et 3 mois avec ses parents et ses 3 frères

ALORS QUE NAWAL PRÉPARAIT LE THÉ À LA CUISINE, LA BALLE D'UN SNIPER A TRAVERSÉ LA VITRE POUR VENIR SE LOGER DERRIÈRE SON OREILLE. ELLE Y A MIRACULEUSEMENT SURVÉCU.

Mohamed (3 ans), Mostafa (12 ans) et Daoud (16 ans), dans cet étroit appartement au rez-de-chaussée. Son père, Ibrahim Mustapha Imad, 44 ans, en fait 10 de plus. Il souffre d'hypertension et de problèmes cardiaques, aggravés par un diabète nerveux déclenché par la guerre. Le visage congestionné, il crie presque pour se faire entendre au milieu des cris de son benjamin, les pleurs de sa petite-fille et le match de foot à la télé suivi par ses fils. Sa fille Ghada, 22 ans, est venue de Tétouan avec son bébé de 7 mois pour soutenir ses proches dans le deuil de son grand-père, décédé d'un cancer en Tunisie où il s'était réfugié avec sa femme et 4 de leurs enfants (sur une fratrie de 10 au total).

Damas-Oran, enfer express

Ibrahim était chef cuisinier d'un restaurant très fréquenté à Damas : « On habitait à 15 km de la frontière libanaise. Les bombardements de l'armée régulière étaient devenus de plus en plus rapprochés et violents. Des enfants étaient tués par des explosifs dissimulés dans des jouets trainant dans la rue, et à chaque fois que l'un de nous sortait, on ne savait pas s'il rentrerait... Le 7 août 2012, avec quelques habits pour seuls biens, on a fui en Égypte avec ma femme et mes filles, tandis que les garçons sont restés avec leur grand frère Brahim. On a du ensuite quitté pour Oran en raison des troubles au lendemain de la chute de Morsi ». Son épouse Samiha poursuit : « On ne nous a pas autorisés à louer un appartement, et les hôtels les plus miteux voulaient nous compter le double du tarif normal. On a du dormir 15 jours à la belle étoile dans une place publique, avant de quitter pour Maghnia (extrême-ouest algérien). Des policiers nous ont alors promis de nous délivrer un sésame d'entrée pour le Maroc moyennant 800 dirhams par tête. Quand on est arrivés à la frontière, ils ont commencé à nous tirer dessus à balles réelles pour nous obliger à quitter le territoire algérien. Les garde-frontières marocains nous ont fait entrer et emmené à la préfecture de police à Oujda. Là, on nous a remis l'argent du train pour Casablanca. Après tout ce que nous avons subi, la compassion des Marocains nous a redonné espoir en l'humanité... », se souvient Oum Brahim.

Question d'honneur

N'ayant pas eu le temps de vendre leurs biens ni retirer leur argent en Syrie, Ibrahim et Samiha ont vite épuisé leurs maigres économies. À raison d'un loyer de 1900 dirhams par mois et sans aucun revenu, ils avouent des fins de mois très difficiles. Leurs fils Brahim, 24 ans, qui a trouvé une place comme serveur dans un café, loue lui aussi une maison avec sa femme, son petit frère Bilal et son épouse, pour 2300 dirhams par mois : « Je me tue à la tâche nuit et jour pour que jamais le propriétaire ne vienne réclamer un loyer en retard, jamais je n'accepterais une telle honte », assure Brahim. Lui et Bilal ont épousé leurs cousines, tandis que Ghada s'est mariée en Égypte à un Syrien. Le père confie que ces unions endogames visent à protéger les filles célibataires du harcèlement sexuel. Mais aussi des réseaux de traite humaine qui confisquent les passeports des réfugiées et les vendent comme esclaves. Ou marient les mineures à des hommes de 50 ans leurs aînés : « Nos filles ne sont pas à vendre, c'est une question d'honneur », lancent en chœur les mâles de la maisonnée.

Le paradis perdu des Imad

La famille Imad a obtenu un nouveau titre de séjour d'une année : « Le Maroc est le pays qui nous a le mieux accueillis. Ici, on se sent en sécurité grâce à la protection du Roi qu'Allah lui prête longue vie ! Et nous partageons avec le peu-

ple marocain le même sens du travail et de l'hospitalité ». À la question de savoir s'il rentrerait dans son pays au cas où la paix reviendrait, Ibrahim rétorque, la voix tremblante d'émotion : « La Syrie, c'était l'Orient et l'Europe réunis, tous les riches touristes du Golfe venaient chez nous. C'est notre paradis perdu...

« LA SYRIE, C'ÉTAIT L'ORIENT ET L'EUROPE RÉUNIS, TOUS LES RICHES TOURISTES DU GOLFE VENAIENT CHEZ NOUS. C'EST NOTRE PARADIS PERDU... MON SANG EST MÊLÉ À SA TERRE, AUCUNE GUERRE NI AUCUN EXIL NE POURRA L'EN EXTRAIRE ! »

Mon sang est mêlé à sa terre, aucune guerre ni aucun exil ne pourra l'en extraire ! ». Mais pour le moment, Ibrahim, dont 5 autres frères vivent entre Casablanca et Tanger, a une seule obsession : ramener sa mère, ses frères et sœurs de Tunisie et son demi-frère du Liban pour enfin retrouver le sommeil. Sa femme conclut sur un ton taquin « Moi je ne

rêve que d'une machine à laver ! ». Alors qu'on quitte les Imad, tandis que Mohamed baragouine des mots en darija, Samah nous montre le fruit de son travail, des mots en français soigneusement retranscrits sur la feuille blanche. Une lueur de fierté traverse le regard de son père.

Fuir Zabadani ou mourir

La demeure des Kheder Ali se trouve à quelque centaines de mètres de celle des Imad. À 40 ans à peine, amaigri par la misère et miné par la maladie, Ali Kheder Ali n'est plus que l'ombre de lui-même. C'est un homme brisé, mais son sourire ne le quitte jamais, et il a gardé l'éloquence et la courtoisie des Levantins. Il prend sa benjamine dans ses bras et demande gentiment à sa femme de préparer le thé. Nawal Amouri est marocaine. Elle a rencontré Ali à Damas, où elle travaillait comme cuisinière chez un émir saoudien. Elle a accepté d'être sa seconde épouse. De leur union sont nées Aya, 9 ans et Zahra, 5 ans : « On s'entendait très bien. Chaque épouse avait sa propre maison, mais lorsque le conflit a éclaté, nous nous sommes tous réunis sous le même toit, à Zabadani. On n'imaginait pas l'enfer qui nous attendait », se remémore Nawal. L'assaut le 7 janvier 2012 des forces gouvernementales sur cette bourgade de 50 000 habitants à 40 kilomètres de Damas qui s'est soulevée contre le régime d'Assad, a duré plus de 4 semaines, interrompu par un court cessez-le-feu. Un mois de bataille enragée entre l'armée régu-



Une famille déchirée par la guerre. Ali Kheder Ali, sa première épouse marocaine et leurs filles devant leur maison à Casablanca. En médaillon, Ali avec ses fils, actuellement réfugiés au Liban avec leur mère syrienne et leurs grands-parents.



La guerre en Syrie a fait près de 200 000 morts en 4 ans de conflit.



Les enfants sont les victimes collatérales de cette guerre fratricide sans nom et sans fin.

lière et les rebelles, où les obus des premiers se disputaient au feu nourri des seconds. Alors que Nawal préparait le thé à la cuisine, la balle d'un sniper a traversé la vitre pour venir se loger derrière son oreille. Elle y a miraculeusement survécu. Sa belle-sœur, qui habitait avec son mari et ses enfants dans la même maison, n'a pas eu cette chance. Elle a eu le malheur de s'aventurer dehors après le couvre-feu de 19 heures, où une balle dans le cou l'a tuée sur-le-champ : « À la mort de ma belle-sœur, on a décidé de fuir, notre vie était devenue une géhenne quotidien. On a tout abandonné, la maison que j'avais mis tant d'années et d'argent à meubler, et mes bijoux aussi. On n'a pas non plus de nouvelles de mon beau-frère qui a fui après nous... ». Nawal ne parvient pas à retenir ses larmes en nous montrant les photos de « Ahl El Ali » au complet dans leur maison à Damas, très probablement détruite dans les combats.

Déchirures de guerre

Aya et Zahra ont gardé les stigmates de ce traumatisme, et sursautent quand elles entendent parler de guerre au journal télévisé : « J'ai appris à faire la différence entre les bruits des différents avions de chasse, c'était comme dans les jeux vidéo, mais en vrai ça fait très peur », confie Aya. Une fois à Beyrouth, Nawal se rend avec son mari et ses filles à l'ambassade du Maroc, où ils obtiennent le visa d'entrée au pays. Les parents, la première femme d'Ali (Habiba) et leurs deux fils Ahmed (11 ans) et Mohamed (12 ans) sont restés à Baalbek, au centre-est du Liban : « Le Liban est saturé avec tous les réfugiés de la région.

Cela crée des tensions grandissantes avec les populations locales. Mes proches sont logés dans des habitations de fortune. Mon père a 90 ans, il est gravement malade et mes fils, malgré leurs bulletins brillants, ont été exclus de leur école faute de paiement. Je n'en dors plus la nuit », confie Ali. Le ministère des Affaires étrangères a refusé la demande de regroupement familial dépo-

« L'HISTOIRE SE SOUVIENDRA DE CE QUE LE PEUPLE MAROCAIN ET SON ROI ONT FAIT POUR LES RÉFUGIÉS DE SYRIE. NOUS VOUS MONTRERONS QUE NOUS SOMMES DIGNES DE VOTRE CONFIANCE, CAR RIEN NE POURRA ANÉANTIR LA GRANDEUR DE NOTRE CIVILISATION ET DE NOTRE PEUPLE ».

sée par Ali el Ali : « J'ai été reconnu comme demandeur d'asile par le HCR, mais je ne reçois aucune aide ». Ali et Nawal avaient participé au sit-in de protestation avec d'autres couples mixtes maroco-syriens ayant fui la Syrie pour réclamer des droits similaires aux autres réfugiés de guerre. Sans suite.

Le dirham de la fierté

Cela fait à peu près un an et 4 mois qu'ils ont

quitté la Syrie. Nawal n'a pas de diplôme, elle cherche à travailler « fut-ce comme femme de ménage ». Son mari est ouvrier dans le bâtiment. Malgré ses problèmes respiratoires aggravés par l'arrêt forcé de son traitement, il se rend tous les jours au « moqqaf » dans l'espoir de décrocher un travail occasionnel comme maçon sur un chantier à raison de 100 dirhams la journée. Il n'a pas de quoi payer le prochain loyer : « Je n'irai jamais mendier comme certains. Je refuse d'être un fardeau pour quiconque, je veux de nouveau sortir la tête haute, avoir un vrai travail pour nourrir ma famille et faire ma place dans la société ». Aya est première de sa classe, « mais Ahmed, Hamoudi et les copines de Zabadani » lui manquent. Zahra, elle, aimerait retourner au jardin d'enfants pour « chanter aux autres enfants les comptines apprises là-bas », mais ses parents n'ont pas les moyens de payer la garderie. Zahra et sa grande sœur portent sur leurs frimousses les taches causées par les carences alimentaires et leurs vêtements sont trop légers pour le rude hiver qui s'annonce.

« L'Histoire se souviendra pour toujours de ce que le peuple marocain et son Roi ont fait pour les réfugiés de Syrie. À notre tour, nous montrerons aux Marocains que nous sommes dignes de leur confiance, car aucune guerre ne peut anéantir la grandeur de notre civilisation ni la fierté de notre peuple ». Alors qu'il nous accompagne pour photocopier la lettre d'attestation de son témoignage, il insiste pour régler lui-même le libraire : « C'est rien un dirham, mais chez nous, au Cham, les femmes ne payent jamais ! », dit-il avant de nous quitter, son éternel sourire aux lèvres ■

Quel statut pour les réfugiés syriens au Maroc ?

MARC FAWÉ, Chargé des relations extérieures pour le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR) à Rabat

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MOUNA IZZDINE

L'Observateur du Maroc. On parle d'environ 5000 réfugiés syriens à travers le pays. Disposez-vous de chiffres plus précis ?

Marc Fawé. On ne dispose pas de statistiques officielles. Il faut savoir que beaucoup de réfugiés se trouvent ici en situation administrative irrégulière, ce qui rend le recensement difficile pour les autorités marocaines. Tout ce que je peux vous donner comme chiffre à mon niveau, c'est celui des Syriens qui ont approché le HCR comme demandeurs d'asile. Ils sont environ 1300, dont à peu près 20% de mineurs. Ce sont donc essentiellement des adultes, et plus généralement des hommes célibataires.

Jusqu'à la mi-2013, plus de la moitié des demandes enregistrées provenaient en effet de Syriens qui étaient déjà présents au Maroc avant l'éclatement du conflit et qui voulaient se protéger d'un éventuel refoulement. Ce sont pour la plupart des migrants économiques. Progressivement, on a noté l'arrivée de familles élargies (grands-parents, parents, enfants, frères et sœurs...) ayant fui les violences généralisées en Syrie, qui s'enregistrent comme un seul cas et dont le dossier est traité de manière globale. Ceci étant, aujourd'hui encore, on enregistre plus d'hommes que de femmes, avec des proportions respectives d'environ 80% et 20%.

Une certaine presse populaire, surfant sur la crainte de prosélytisme, s'est faite l'écho de la présence de nombreux chiites parmi ces flux de réfugiés.

Je pense que ce sont des rumeurs totalement infondées. Les réfugiés que nous recevons sont majoritairement sunnites (plus de 95% des demandeurs), avec, au niveau de l'origine ethnique, environ 50% d'Arabes et 50% de Kurdes. Ces derniers étaient présents au Maroc avant la crise, et étaient employés pour beaucoup dans l'agriculture et le forage de puits, leur niche professionnelle de prédilection. Il y a aussi quelques alaouites et

quelques chrétiens, mais ils sont vraiment minoritaires.

Pourquoi ceux qui ont fui la guerre choisissent-ils un pays aussi lointain que le Maroc ?

Il ne serait pas inutile de rappeler d'abord que le nombre de réfugiés syriens au Maroc est très résiduel, comparé aux 3,2 millions de déplacés de ce conflit à travers le monde. Certains ont choisi le Maroc comme pays d'accueil car ils ont contracté des mariages mixtes avec des Marocain(e)s, qu'ils ont des liens familiaux ou d'amitié au Maroc ou qu'ils perçoivent ce dernier comme une passerelle vers l'Europe. Il faut aussi prendre en



L'idéal serait que les réfugiés syriens puissent bénéficier en bloc du nouveau statut de protection temporaire.

considération les critères socioculturels, dont la langue et la religion, qui facilitent l'intégration au Maroc.

Qu'en est-il de leur statut administratif et que fait le HCR pour leur venir en aide ?

Pour le moment, les Syriens que nous avons reçus au HCR ont le statut de demandeurs d'asile, mais ne sont pas encore reconnus comme réfugiés. Nous sommes en discussion avec le gouverne-

ment marocain pour régulariser tous les demandeurs d'asile en bloc, par nationalité, et les Syriens sont donc inclus. En attendant l'aboutissement de ce dialogue, le Bureau des Réfugiés et Apatrides (relevant du Ministère des Affaires Étrangères et de la Coopération, ouvert le 25 septembre 2013 à Rabat) leur délivrera un récépissé les protégeant de l'expulsion. Par ailleurs, même en tant que demandeurs d'asile, les Syriens bénéficient des mêmes programmes d'assistance que les autres réfugiés, via nos associations partenaires, dont la Fondation Orient Occident.

Quel serait selon vous le statut le plus approprié pour les réfugiés syriens au Maroc ?

L'idéal aux yeux du HCR serait qu'ils puissent bénéficier du statut de « protection temporaire » annoncé par le gouvernement marocain dans le cadre de la nouvelle politique d'asile et de migration. Ce statut octroierait à tous les réfugiés syriens, en bloc (ce qui dispense de la lenteur de l'évaluation individuelle sur la base de la Convention de Genève), la protection contre l'expulsion, ainsi que l'accès à tous les services sociaux de base, dont le logement, les soins de santé, l'éducation et le droit au travail. En contrepartie, les réfugiés concernés seront invités à rentrer chez eux dès que le conflit en Syrie prendra fin ■